

dur et sauvage que les fatigues de la guerre avaient ridé, et l'œil, si souvent illuminé par la colère, ne lançait plus ces éclairs dont on avait tant de peine à supporter l'éclat.

Blancon vint rendre compte de l'état de la cité et Beaumont lui fit part de nouveaux et singuliers projets.

Entre la place de Notre-Dame-de-Confort, cœur industriel de la ville, et les prés de Belle-Cour où campait l'artillerie des huguenots, il n'y avait de communication que par le chemin humide et mal fréquenté du Bourg-Chanin, ou par la rue Écorche-Bœuf et les rives en pente de la Saône. Pourquoi, lui dit Beaumont, n'ouvrirait-on pas une voie large et commode à travers les jardins des Jacobins et des Célestins ? Ce serait un bien immense pour la ville, un dégagement pour les habitants, une facilité pour l'armée, une sécurité pour nos soldats. Va, Blancon, va ; distrais les haines politiques et religieuses par le spectacle d'une amélioration dans la cité. On oubliera peut-être un jour les troubles de notre occupation ; la ville jouira des embellissements que nous lui aurons procurés.

Blancon réfléchissait. — Général, dit-il après un court silence, notre artillerie est campée au milieu du tènement de Bellecour, mais elle est dominée par une montagne qui occupée par les catholiques ferait courir de grands périls à la ville et à la religion. Il n'y a pas de chemin pour conduire nos couleuvrines sur la colline de Fourvière ; nos cavaliers ont grand'peine à gagner les quartiers de la vieille ville par le couloir étroit et rapide du Gourguillon ou par la montée difficile de Saint-